



Ce dossier pédagogique est édité par la Direction générale de l'enseignement scolaire avec l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche dans le cadre du César des Lycéens 2023.

Pour fédérer les jeunes générations autour du cinéma français et continuer à en faire un mode d'expression privilégiée de leur créativité, l'Académie des Arts et Techniques du Cinéma et le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse s'associent pour mettre en place le César des Lycéens, qui s'ajoute, depuis 2019, aux prix prestigieux qui font la légende des César.

Cette opération est organisée en partenariat avec la Fédération nationale des cinémas français (FNCF), l'Entraide du cinéma et des spectacles et le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC).

En 2023, le César des Lycéens sera remis à l'un des cinq films nommés dans la catégorie « Meilleur Film », à travers le vote de près de 2 000 élèves de classes de terminale de lycées d'enseignement général et technologique et de lycées professionnels.

Le César des Lycéens sera remis le 7 avril 2023 à la Sorbonne lors d'une cérémonie, suivie d'une rencontre entre les lycéens et le lauréat, retransmise en direct auprès de tous les élèves participants.

En savoir plus :

<https://eduscol.education.fr/3406/cesar-des-lyceens>

LA NUIT DU 12

DE DOMINIK MOLL

Synopsis

À la PJ, chaque enquêteur tombe un jour ou l'autre sur un crime qu'il n'arrive pas à résoudre et qui le hante. Pour Yohan, c'est le meurtre de Clara. Les interrogatoires se succèdent, les suspects ne manquent pas, et les doutes de Yohan ne cessent de grandir. Une seule chose est certaine, le crime a eu lieu la nuit du 12.

Auteur du dossier :
Aude Lemeunier

© Ministère de
l'Éducation nationale
et de la Jeunesse

Crédits
iconographiques :
© Haut et court

Production : Haut et court

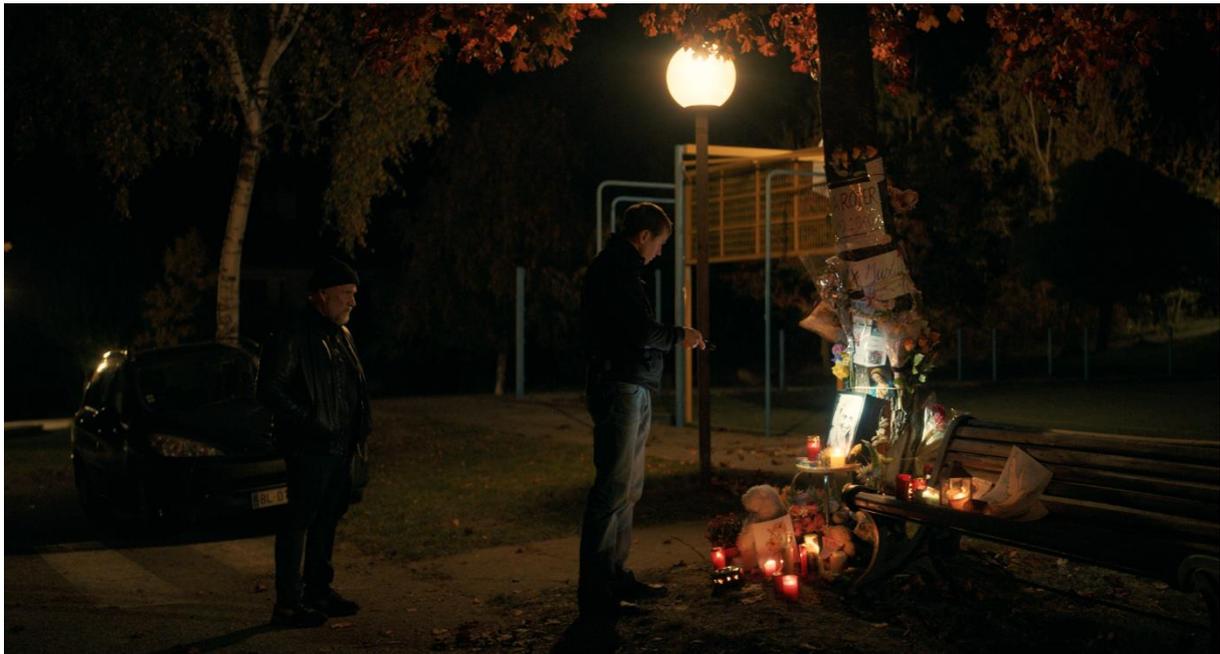
Co-production : Versus productions

Distribution : Haut et court, Memento international

Durée : 1 h 54

Sortie : 13 juillet 2022

Entrée en matière



Dominik Moll est réalisateur, scénariste et monteur. C'est avec son deuxième long métrage, *Harry, un ami qui vous veut du bien*, réalisé en 2000 et pour lequel il a obtenu le César du meilleur réalisateur en 2001, qu'il a accédé à la notoriété. Ses films, souvent situés dans une région montagneuse, se caractérisent par une atmosphère à la fois étrange et tendue, et croisent des intrigues criminelles avec des questions de société (une escroquerie sentimentale sur internet dans *Seules les bêtes*, un féminicide dans *La Nuit du 12*). Ils constituent également des hommages revendiqués au cinéma d'Alfred Hitchcock et de David Lynch, ainsi qu'au dessin d'Hergé, dont le réalisateur est un fervent admirateur.

Matière à débat

Un film à la croisée des registres

En un sens, *La Nuit du 12* est un film réaliste, qui livre une description précise du quotidien des enquêteurs de la police judiciaire¹. Nous observons qu'ils travaillent beaucoup, sans compter les heures supplémentaires qui, de toute façon, ne leur seraient pas payées. Quand Boris, jeune recrue naïve, pose la question « Comment on fait pour les heures sup' ? Vous les notez ? », ses collègues s'esclaffent pour signifier qu'ils ont renoncé depuis longtemps à leur rémunération. Par ailleurs, des plaintes récurrentes au sujet de l'imprimante qui ne fonctionne pas signalent que le matériel n'est pas entretenu ou renouvelé : les budgets de fonctionnement sont donc

¹ *La Nuit du 12* est adapté de l'ouvrage *18.3 – Une année à la PJ* (2019) dans lequel l'écrivaine et scénariste Pauline Guéna a suivi pendant un an des brigades de la police judiciaire de Versailles. Ce livre fait la chronique du quotidien des enquêteurs qui suivent plusieurs affaires, dont celle de l'assassinat de Clara qui a inspiré le film.

insuffisants par rapport aux besoins (on note qu'une même pénurie frappe le monde de la justice, comme en témoignent les cent trente dossiers qui attendent la juge au moment de sa prise de fonction).

Le métier de policier est à ce point prenant et difficile que la vie de couple et la vie de famille n'y résistent pas. C'est à nouveau Boris qui fait ressortir — involontairement — cet aspect-là du métier, lorsqu'il annonce à ses collègues qu'il va se marier, et subit alors leurs moqueries. Ce qui ressort, c'est que ce travail occupe non seulement le temps, mais aussi l'esprit des enquêteurs, ce qui les conduit à passer à côté de l'essentiel (Marceau se rend compte, une fois que son épouse Nathalie l'a quitté, qu'il l'aimait « comme un fou »). Par sa dimension documentaire, le film permet de comprendre qu'il s'agit d'un métier à part, avec son jargon, ses rituels et sa paperasse, mais aussi et surtout sa routine atroce : les cadavres, les criminels, la morgue et son odeur de mort qui colle à la peau, l'horrible tâche qui consiste à annoncer à des parents la mort de leur enfant... Le quotidien des enquêteurs de la police touche sans cesse à la mort, à la violence, à la barbarie, et cette routine singulière ne peut que laisser des traces sur les individus.



Cependant, cet aspect documentaire ne rend pas compte de toute la tonalité de l'œuvre, qui est aussi un film d'atmosphère. Une ambiance particulière, un peu étrange, est créée notamment par deux déplacements opérés par Dominik Moll et son co-scénariste Gilles Marchand par rapport au fait réel dont ils s'inspirent. Tout d'abord un déplacement géographique : l'histoire réelle se situe en grande banlieue parisienne, tandis que celle du film prend place dans la région de Grenoble et la montagne environnante. Or, certains plans d'ensemble confèrent à ce paysage de montagne un caractère inquiétant, le relief constituant une sorte de barrière naturelle monumentale qui enferme les personnages. Ensuite, alors que la véritable histoire de Clara se déroulait au printemps, la Clara du film est assassinée, elle, une nuit d'automne, « la nuit du 12 » octobre, de sorte que de nombreuses scènes

(notamment le retour sur la scène du crime) sont marquées par une obscurité qui contribue à enfermer encore un peu plus les personnages dans cette enquête déjà très sombre. À certains égards, et bien que le film comporte des scènes de jour lumineuses, les enquêteurs, au premier rang desquels Johan et son collègue Marceau, sont englués dans une longue nuit : ils travaillent en pleine nuit (à trois heures du matin, ils rédigent des procès-verbaux) ou de jour dans des pièces sans fenêtre (comme le lieu où se font les écoutes téléphoniques), quittent leur bureau alors qu'il fait déjà nuit, roulent de nuit en voiture, discutent du dossier la nuit chez Yohan qui héberge Marceau... Lorsque Yohan cherche à s'épuiser en faisant des tours de vélodrome, la scène (récurrente, avec des variations) se déroule également de nuit. L'automne, saison du déclin des jours et de la nature, ajoute ainsi à la mélancolie des situations, comme en témoigne par exemple la scène dans laquelle le père de Clara se rend sur le petit mausolée créé par les voisins : le sol est jonché de feuilles mortes, et le mausolée en est en partie recouvert, ce qui ajoute encore à la désolation du lieu.

Au sein de cette longue nuit, l'effet d'étrangeté se trouve renforcé, dans certaines scènes, par la musique qui accompagne les images. Composée par Olivier Marguerit, elle intervient par exemple au moment où le personnage de Denis Douet (un assassin potentiel) surgit de nulle part, tel un spectre éclairé par la torche de Yohan, ou encore dans la scène du cauchemar de Yohan qui imagine la course dérisoire de la jeune fille en proie aux flammes. Le fait de revoir cette scène où Clara est brûlée vive du point de vue de Yohan permet au spectateur de comprendre que le policier est obsédé par cette affaire plus que par aucune autre. Plus globalement, dans le film, la photographie soignée (de Patrick Ghiringhelli), la composition des plans (notamment celui qui inscrit le reflet des parents de Clara entre les visages de Yohan et de Nadia qui « planquent » dans la camionnette), et parfois, leur durée (par exemple, le plan sur la mère de Clara au commissariat, les yeux dans le vide et mutique à côté de son mari) ancrent des images fortes dans l'esprit du spectateur. Petit à petit, nous sommes hantés par le fantôme de Clara, comme ses parents, et comme Yohan.

« Chaque enquêteur tombe un jour sur un crime qui le hante »

Si le film mêle le réalisme et l'étrangeté, c'est donc essentiellement parce que l'histoire est présentée du point de vue de Yohan. Ainsi, *La Nuit du 12* ne raconte pas seulement l'assassinat de Clara, mais évoque aussi et surtout ce que cette affaire fait à Yohan. Comme l'explique Yohan à la juge d'instruction lors de leur premier rendez-vous, « chaque enquêteur tombe un jour sur un crime qui le hante. » Il rapporte quelques anecdotes entendues au cours de sa carrière, et avoue que lui-même, trois ans après les faits, demeure hanté par l'histoire de Clara. Cette obsession, ce cauchemar permanent, constituent un autre sujet du film.



Cela commence par une absence : au moment où il doit annoncer aux parents de Clara la mort de leur fille, Yohan a « un bug », selon le terme qu’il emploiera plus tard pour raconter cet épisode à Marceau. Il reste bloqué au milieu d’une phrase, incapable de l’achever, et le collègue qui l’accompagne doit intervenir pour qu’il le fasse. Le personnage, parfaitement calme et d’humeur égale tout au long de l’histoire, présente ici une faille singulière. Par ailleurs, les scènes qui le montrent au vélodrome, enchaînant avec détermination et régularité les tours de piste, expriment en creux la colère du personnage qui semble avoir trouvé ce moyen (légal et inoffensif) de l’évacuer (à la différence de Marceau qui, lui, est prêt à franchir la limite de la légalité en partant régler son compte à Vincent Caron). Vient ensuite la scène de cauchemar, située aux deux-tiers du film : on voit le visage de Yohan en gros plan auquel se superposent les visages de tous les suspects du meurtre de Clara, la surimpression étant accompagnée de répliques des personnages au moment des interrogatoires et le changement de visage scandé par le rythme de la musique. Cette scène de cauchemar fait penser à celle, très célèbre, de *Vertigo* d’Hitchcock (1958), où le personnage de Scottie est, lui, hanté par la mort de Madeleine à laquelle il a assisté, impuissant. Dans les deux cas, l’intrigue criminelle du film passe au second plan, supplantée par les répercussions psychologiques du meurtre sur le personnage masculin. Dans *La Nuit du 12*, ce que traduit cette scène de cauchemar et qui sera confirmé par le dialogue entre Yohan et la juge, c’est l’incapacité de l’enquêteur à comprendre comment un homme peut se montrer aussi barbare à l’égard d’une femme, et, plus généralement, pourquoi les femmes sont généralement tuées par des hommes. Pourrait-il être l’un de ces hommes ?

Enfermé dans cette affaire sordide, et ce, d’autant plus qu’il ne parvient pas à l’élucider, Yohan connaît cependant une évolution au cours du film. En effet, le film s’ouvre et se clôt sur Yohan qui fait du vélo, mais dans deux scènes qui s’opposent par de nombreux aspects. La première est située dans un vélodrome et marquée par une lumière jaune, qui contraste avec l’obscurité du paysage. Yohan y pédale à la

manière d'un hamster enfermé dans sa cage (l'image est utilisée par Marceau), et la couleur jaune, parce qu'elle rappelle celle des flammes qui brûlent Clara et du briquet envoyé par la poste à la police, constitue un élément récurrent qui symbolise l'enfermement psychique du personnage dans son enquête. Mais à la fin du film, Yohan pédale en plein air. Le ciel est bleu, le paysage est lumineux, et le décor oppressant de la vallée enfermée par les montagnes est remplacé par celui d'un col, évoqué par la voix off. Ainsi, plus de trois ans après l'assassinat de Clara, Yohan semble prendre de la hauteur, c'est-à-dire de la distance, par rapport à cette affaire qui n'a cessé de le hanter.

« Il y a quelque chose qui cloche entre les hommes et les femmes »



Il reste que l'assassinat de Clara révèle, selon la réplique de Yohan reprise par la juge qui partage son constat, qu'« Il y a quelque chose qui cloche entre les hommes et les femmes. » À travers cette phrase, le spectateur est invité à comprendre que le propos du film se déplace : même s'il s'agit d'une histoire d'enquête policière, l'essentiel n'est pas là. En effet, le carton initial, lu en voix off par Bastien Bouillon qui interprète le personnage de Yohan, fait cette annonce : « Chaque année, la police judiciaire ouvre plus de 800 enquêtes pour homicide. Près de vingt pour cent d'entre elles restent irrésolues. Ce film raconte l'une de ces enquêtes. » Nous savons donc d'emblée que le meurtre de Clara ne sera pas élucidé, que tout le travail des enquêteurs, les interrogatoires, les écoutes, les procès-verbaux, les planques, se révélera vain, que chaque piste explorée et qui crée un nouvel espoir se révélera être une impasse.

Mais ce que ce travail met au jour, finalement, c'est une anomalie, un déséquilibre dans les relations entre les hommes et les femmes. De nombreuses répliques font ainsi de l'assassinat de Clara le symbole d'une violence plus globale : « c'est toujours les femmes qu'on fait brûler », déclare par exemple Marceau, tandis que Nadia, la

policière qui rejoint le groupe de Yohan à la fin du film, constate que « les hommes tuent et les hommes font la police. » Dans l'affaire de Clara, les suspects sont tous des hommes (Wesley, Jules Leroy, Gaby Lacazette, Denis Douet, Vincent Caron – Mats étant un personnage un peu à part du fait de sa maladie psychiatrique), et la litanie des interrogatoires fait ressortir leur lâcheté, leur inconstance, leur mépris, leur bêtise ou leur violence. À chaque fois, les enquêteurs ressortent consternés de l'image de la masculinité que les suspects leur renvoient. Sans apporter véritablement de réponse, le film invite le spectateur à s'interroger sur ce qui fait qu'un homme peut s'autoriser, à l'égard d'une femme, une violence verbale ou physique qui n'existe que très rarement chez les femmes. Une autre question porte sur les raisons pour lesquelles les femmes se résignent, le plus souvent, à subir cette violence, à l'image de Nathalie qui protège Vincent, son compagnon violent, voire à la rechercher, dans une conduite un peu suicidaire, comme Clara qui aime les « bad boys ».

Enfin, le sujet d'indignation exposé par Nanie, la meilleure amie de Clara, concerne le regard que la société porte sur les victimes, dans les affaires de féminicides. Celle-ci défie Yohan venu l'interroger sur son lieu de travail : « Vous voulez savoir pourquoi elle s'est fait tuer ? [...] Elle s'est fait tuer parce que c'était une fille, voilà tout, c'était une fille. » Elle refuse de considérer que son amie puisse être tenue pour responsable de sa propre mort, et rappelle l'évidence : « C'est pas elle. [...] Elle a pas commis de crime. » Elle exprime sa révolte contre une société qui admet sans problème qu'un homme puisse multiplier les aventures sexuelles, mais juge les femmes qui ont une conduite similaire, jusqu'à les rendre en partie responsables des violences qu'elles peuvent rencontrer (jusqu'au cas extrême de l'assassinat). Yohan, qui s'exprime peu, reprendra à son compte, un peu plus tard dans le film, ce sujet d'indignation énoncé par Nanie.

Le film est donc porteur d'un message féministe, exprimé à la fois par des personnages féminins (Nanie, la policière Nadia, la juge d'instruction) et par des personnages masculins qui sont révoltés par la violence exercée sur les femmes assassinées (une violence avec laquelle ils vivent au quotidien et dont ils ne peuvent faire abstraction) et parfois désespérés par le fait d'appartenir au même genre (masculin) que les suspects qu'ils côtoient. Il constitue aussi une sorte de tombeau pour Clara, un mausolée semblable à celui du terrain de jeu dans le film : comme le dit la juge à Yohan, Clara mérite qu'on lui consacre du temps, que l'on sorte le dossier du placard, et le film est comme un hommage à cette jeune femme, symbole de toutes les femmes assassinées.

Prolongements pédagogiques

Éducation à l'image

Les élèves pourront analyser les différents espaces constitutifs du film, et la manière dont ils contribuent à son ambiance. Tout d'abord, les espaces extérieurs sont souvent présentés en plans d'ensemble : la montagne, la ville (Grenoble), les villes périphériques avec des barres d'immeubles et des lotissements, le vélodrome, les usines, les bords de route... Chaque lieu possède sa propre atmosphère, mais la mélancolie et le sentiment d'enfermement sont les émotions le plus souvent provoquées par ces décors. Ensuite, les scènes d'intérieur alternent entre les locaux de la police et les domiciles où ont lieu les interrogatoires : dans les deux cas, le décor est à l'image des personnages qui y évoluent. On note également que la frontière entre lieu de vie et lieu de travail tend à s'estomper pour les policiers (un policier du groupe échange son canapé contre celui du bureau, Marceau dort dans son bureau quand la cohabitation n'est plus possible avec sa femme, Yohan rapporte le dossier sur Clara chez lui, etc.), ce qui montre que le travail envahit leur vie privée.

Éducation à la citoyenneté

On pourra faire réfléchir les élèves à deux questions soulevées par *La Nuit du 12*. Tout d'abord, le film évoque, à travers l'histoire de Clara, la façon dont la société a tendance à juger les femmes en partie responsables de la violence dont elles sont les victimes, du fait de la légèreté de leur conduite : est-ce encore une réalité ? Dans quelle mesure ce discours évolue-t-il ? Par qui est-il tenu ?

Ensuite, l'histoire de Nathalie (la compagne de Vincent Caron) interroge sur l'origine de la résignation et de la soumission de certaines femmes face à leurs compagnons violents : s'agit-il d'un trait psychologique propre à un individu ou est-ce le résultat d'un mode d'éducation genré ?

Références cinématographiques

L 627 de Bertrand Tavernier (1992) : ce film, qui décrit le quotidien de policiers de la brigade des stupés à Paris, dénonce la lourdeur administrative et le manque de moyens qui caractérisent la profession, en même temps qu'il dépeint des policiers passionnés, qui sacrifient leur vie personnelle pour un combat aux résultats dérisoires.